

mise laissait à nu, se soulevait en soupirs affreux, et de douloureux hoquets faisaient crispier son long cou maigre.

Il était hideux à voir, et Paul Verrier détourna la tête.

— Le malheureux ! pensa-t-il.

Sur un signe de l'interne, le garçon de salle reborda le lit du malade et le serra davantage entre les draps. L'interne fit respirer à Bernard une liqueur anesthésique qui fit tomber bientôt cette surexcitation.

— Laissez-le reposer, maintenant, dit l'interne à Verrier.

Celui-ci jeta un dernier coup d'œil à Bernard et s'éloigna.

Comme il refermait derrière lui la porte de la salle, il s'entendit appeler par une voix plaintive.

C'était Bernard qui parlait.

Paul Verrier s'arrêta, hésitant. De grosses larmes roulaient dans ses yeux ; il avait porté son mouchoir à sa bouche et le serrait fortement entre ses dents.

A travers la porte entre-bâillée, il vit Bernard essayer de soulever, et retomber, anéanti. L'interne se penchait vers lui.

— Hélas ! dit le jeune homme, mon pauvre Bernard !

— Ah ! le malheureux ! répéta-t-il encore.

Il descendit tout éperdu les escaliers.

Dans la cour, le soleil éclairait joyeusement les terres. Les roses fleurissaient, l'herbe était verte, de ce beau vert si franc qui rafraîchit la vue. Le jet d'eau bruissait doucement et les moineaux chantaient en se baignant dans les bassins.

Paul Verrier traversa rapidement la cour et partit.

C'était la dernière fois, qu'il devait voir Bernard.

XIII

La torture que subissait Bernard, depuis que ce fantôme s'était dressé devant lui, ne pouvait durer. De telles surexcitations anéantissent l'homme valide. Elles devaient écraser ce grabataire qui râlait sous l'étreinte du remords plus encore que sous le poids de la maladie.

Une nuit, ce fut la dernière, Bernard, l'œil égaré, regardait avec une fixité morbide le grand vieillard gisant à son côté.

En se penchant vers lui, il pouvait le toucher. Il pouvait sentir sous ses doigts le corps de sa victime.

Bernard se sentit poussé par quelque main invisible. Il se tordait sous une funeste oppression. Il regardait Hermann, dont la tête, un peu exhaussée, osseuse, se dessinait comme un crâne sur la blancheur de l'oreiller.

Une fois, il lui sembla que l'avare avait fait un mouvement.

Bernard eut un soubresaut ; sa gorge se contracta pour laisser échapper un grand cri. Un soupir, un râle.

Le misérable n'avait plus de voix, plus de souffle.

Il étendit les bras en l'air. Une horrible vision lui passa devant les yeux.

L'avare se levait, le regardant toujours ; puis il marchait lentement ; il allait ; où allait-il ? Là-bas, chez le juge. Son regard fixe ne se détachait point de la face pâlie de l'assassin. Et c'était la prison, le tribunal, les juges en robes rouges ; et c'était...

Quel tableau !

Une matinée froide, pluvieuse. Sur le ciel gris, la silhouette affreuse de la machine. La foule assemblée. Bernard entendait ce houlement sinistre du public qui a faim de l'horrible. Il voyait les regards de toute cette

foule obstinément rivés à l'échafaud, et tous ces regards avaient l'éclat sinistre du regard de l'avare.

C'était une vision, une hallucination. Et pourtant cela était terrible de netteté, de vérité.

La porte de la prison grinçait. Voilà le fatal cortège. La foule se ruait ; un long bruissement courait partout. Sabre nu, les gendarmes attendaient ; les chevaux piaffaient comme s'ils eussent été aussi impatients que les hommes.

Et Bernard aussi, avait hâte de voir ; il avait soif de sang.

— Où est l'homme ? pensait-il.

L'homme parut.

Il était pâle ; son cou grêle sortait d'une chemise blanche ; on lui avait jeté sur les épaules une veste grise ; l'homme tremblait ; ce n'était pas de froid.

Bernard, cette fois, bondit comme une bête fauve, hors de son lit.

Il venait, lui, de se reconnaître dans le condamné ; et, à la fois spectateur et acteur dans ce lugubre drame il assistait lui-même à l'acte terrible.

Il se voyait saisi, garotté par les valets, sur la bascule, et il sentait en même temps les lanières de cuir l'entourer comme des serpents. Il se voyait poussé fatalement sous le couperet, et il sentait le fer suspendu sur sa tête ; le panier était sous ses yeux plein de son, jaune maintenant, rouge tout à l'heure. Et dans ce panier, ce qu'il retrouvait, c'était le regard, le regard fixe de l'avare. Il voulait fuir, les liens le retenaient, des mains robustes l'enserraient. puis, un bruit étrange, un grincement. Il sentait le froid de l'acier, ensuite la douleur du couperet tranchant la chair...

Cela se dissipa subitement.

Bernard était debout entre son lit et celui de l'avare.

Une force invincible l'attirait vers le vieillard. Ses mains se crispèrent avides de meurtre.

Une voix lui disait à l'oreille :

— C'est lui !

Et Bernard répétait :

— C'est lui !

Il poussa alors un cri de hyène, et bondit sur le vieillard comme une bête fauve.

Le paralytique poussait des cris gutturaux et râlait désespérément sous cette étreinte furieuse. Ses yeux sortaient de leurs orbites, et, redoublant alors de rage, Bernard le mordait en hurlant.

Il écumaient comme un damné ; la luxure du crime centuplait ses forces. Mais cet effort le brisa tout d'un coup ; l'appareil de sa blessure se détacha, et des flots de sang lui couvrirent le visage. Il perdit connaissance, poussa un dernier cri et tomba, étreignant convulsivement le corps du malheureux qu'il venait d'étouffer.

Il avait suffi d'une minute pour le dénouement de ce drame atroce. Les infirmiers accourus, ne trouvèrent plus là que deux cadavres. Bernard venait de mourir auprès de sa victime.

— Les fractures du crâne sont fatales, dit le lendemain le docteur, et donnent naissance souvent à la folie. C'est un accès furieux d'aliénation mentale. Quant au paralytique, il serait mort bientôt. Vous débarrasserez les lits promptement. C'est la saison du Carnaval, saison de joie ; les malades abondent à présent.

Paul Verrier vint ce matin même. On lui montra un horrible cadavre. Face défigurée, bouche déformée, muscles crispés : c'était Bernard.

L'artiste laissa échapper un grand soupir.

Il sortit aussitôt.

Son cœur se fendait.

Ce fut lui qui fit enterrer celui qui avait été son ami.

Seul il l'avait aimé peut-être ; seul il connaissait le secret de la tombe ; seul il l'accompagna là-bas.